







ENTRÉE DE LA LITTÉRATURE
EN GARE DE NÎMES







Serge Velay

ENTRÉE DE LA LITTÉRATURE
EN GARE DE NÎMES

Suivi de
SACRÉ GABASTOU !
par Enrique Vila-Matas

Cahiers Jean Carrière

 DOMENS

2011





Publié avec le soutien du Conseil général du Gard
et du Conseil régional du Languedoc-Roussillon

© Serge Velay et *Cahiers Jean Carrière*

© Enrique Vila-Matas pour *Sacré Gabastou !*

Photo Stéphane Barbier (Droits réservés)

éditions Domens 22 rue Victor-Hugo, 34120 Pézenas

ISBN 978-2-35780-032-8





AVANT-PROPOS

Le prix Jean Carrière 2010 a été attribué à Enrique Vila-Matas pour Dublinesca, traduit de l'espagnol par André Gabastou et publié aux éditions Christian Bourgois.

La remise officielle du prix par Damien Alary, président du Conseil général du Gard, s'est déroulée le 7 février 2011 à Nîmes, en présence de M^{me} Dominique Bourgois, d'André Gabastou et de nombreux invités.

Nous avons réuni dans cette plaquette le discours de Serge Velay, président des Amis de Jean Carrière, en l'honneur du récipiendaire, et l'éloge par Enrique Vila-Matas de son traducteur français.





PRIX JEAN CARRIÈRE

Créé en 2009 à l'initiative des Amis de Jean Carrière et du Conseil général du Gard, le prix Jean Carrière est doté d'une bourse de 10 000 euros.

Sont membres du jury : Madeleine Attal-Charvet, Ysabelle Lacamp, Franck Caputo, Bernard Delhoume, Olivier Gaillard, Jacques Hébrard, François-Bernard Michel, Serge Velay et, pour la présente année, Alain Montcouquiol, en qualité de lauréat 2009.

En 2010, sept ouvrages étaient sélectionnés : *Cara-creatura* de Pino Reveredo (Albin Michel), *Déluge* d'Henri Bauchau (Actes Sud), *Des Nuits rêvées pour le train fantôme* de Christian Estèbe (Finitude), *Dublinesca* d'Enrique Vila-Matas (Christian Bourgois), *La Fille* de Michèle Gazier (Le Seuil), *Square de la couronne* de Christian Giudicelli (Gallimard) et *Zorah sur la terrasse* d'Abdelkader Djemâï (Le Seuil).

Le jury a délibéré le 7 décembre 2010, à Nîmes. Au premier tour de scrutin, 7 voix sont allées à *Dublinesca*, 1 voix à *Déluge* et 1 voix à *Zorah sur la terrasse*.





ENTRÉE DE LA LITTÉRATURE EN GARE DE NÎMES

Mesdames, Messieurs, Cher amis,

Romancier et essayiste, prix Goncourt 1972 pour *L'Épervier de Maheux*, Jean Carrière était né à Nîmes en 1928, de parents musiciens. Au lendemain de sa disparition en 2005, Julien Gracq a écrit : « La vraie littérature ne trouve plus guère de combattant aussi fougueux et aussi complètement engagé en elle. »

Le prix Jean Carrière a été créé en 2009 à l'initiative de l'association qui réunit sa famille et ses amis, et du Conseil général du Gard, pour honorer sa mémoire. Il récompense une œuvre de fiction, roman ou récit, en langue française ou traduite, qui té-





moigne, par ses qualités de style et par l'universalité de son propos, de «la diversité culturelle et des valeurs héritées de la civilisation méditerranéenne». L'année dernière, il est allé à Alain Montcouquiol pour *Le Sens de la marche*, publié aux éditions Verdier.

À la différence de ces curieuses manifestations où des serviteurs dévoués de la littérature sont conviés à jouer les utilités pour la glorification de folliculaires grandis sur les planches ou jaillis des écrans-télé, le prix Jean Carrière a vocation à distinguer des œuvres exigeantes et novatrices, représentatives de «la littérature de création».

De plus, le Gard compte nombre d'écrivains dont la notoriété et l'influence ont largement dépassé nos frontières. Mais nul n'est prophète en son pays... Grâce à la qualité des œuvres et des auteurs distingués, par son rayonnement, notre prix devrait aussi être prétexte à remettre sous la lumière ces figures remarquables aujourd'hui négligées, sinon oubliées.

*





Cet après-midi, tandis que je descendais l'avenue Feuchères en compagnie d'Alain Montcouquiol, je me disais avec une pointe d'inquiétude : nous allons attendre Enrique Vila-Matas à la gare, mais qui va descendre du train ? Un homme de chair et de sang ? Ou bien un fantôme d'encre et de papier ?

Et ceci encore : comment distinguer notre hôte dans la foule anonyme des voyageurs ? Tu as bien vu des photos de lui, me disais-je, des photos de lui de face, de profil et même de dos, mais les images sont trompeuses ; elles sont d'ailleurs si trompeuses que Vila-Matas confesse ne pas s'être reconnu, ne pas se reconnaître dans certains des portraits qu'on a faits de lui. Je me mémorais le motif de sa surprise, de son désappointement : s'il ne s'était pas reconnu sur ces images, c'était moins en raison des traces imprimées à son visage par le temps ou par la maladie qu'à cause de la littérature, de l'écriture éprouvée comme un patient et hasardeux processus de métamorphose.

Vila-Matas ! Ce nom cognait dans ma tête et plus je me le répétais, plus la réalité qu'il était censé recouvrir devenait improbable...





J'ai alors songé à Jean Carrière et aux deux questions redoutables qui le tourmentaient : « Qui suis-je ? », « Où est ma place ? » Et j'ai pensé aussi à ses vingt livres publiés dans lesquels, en courant après des chimères, il avait cherché à faire un sort à ses obsessions. Car il faut prendre à la lettre ce qu'écrivent les écrivains, les écrivains en quête d'une ligne de fuite et qui ne demandent rien que l'impossible ; il faut prendre à la lettre ce qu'écrivent ces réalistes aventureux, surtout lorsqu'ils soutiennent dans la même phrase, avec la même innocence et le même aplomb, une chose et son contraire, pour hisser leur propos jusqu'à « une variété supérieure de mensonge ».

Cette formule de Julien Gracq, j'ai trouvé qu'elle allait comme un gant à Jean Carrière, à Jean Giono qui avait été son maître ès-sornettes, et à Enrique Vila-Matas aussi qui, après avoir débuté dans les lettres en faisant paraître, à l'insu de sa directrice, des entretiens imaginaires avec des stars dans le magazine *Fotogramas*, éclaire aujourd'hui la Grande Bibliothèque avec la lanterne ma-





gique de ses fables, pour le plus grand plaisir de ses aficionados.

Je suppose que cette triplète d'affabulateurs et d'embrouilleurs retors n'auraient pas hésité un instant à changer de recette, s'ils n'avaient pas trouvé dans cette « variété supérieure de mensonge » dont Gracq louait les vertus, le moyen suprême de subjuguier le lecteur.

Comme l'heure avançait et que mon inquiétude allait croissant, j'improvisai un plan : puisque les ans et ses livres modifiaient les traits de notre hôte, il m'apparut que, le moment venu, plutôt que de dévisager les voyageurs comme on le fait en pareils lieux et en pareilles circonstances, le mieux serait de jeter mon dévolu sur une silhouette, en ne me confiant qu'à ma seule intuition ; puis de l'aborder franchement en lui lançant un sonore : « Bienvenue à Nîmes ! », plutôt que : « Êtes-vous Enrique Vila-Matas ? »

On souhaiterait donc la bienvenue à une ombre, sans s'être assuré que l'élue soit bien le voyageur attendu ; en sorte que le risque





n'était pas mince d'un quiproquo, sinon d'un grave malentendu. Mais la lecture des entretiens d'Enrique Vila-Matas avec André Gabastou, son traducteur et ami français, m'avait au moins convaincu d'une chose : à force de s'abîmer dans les livres des autres pour composer les siens, Vila-Matas était devenu le patronyme de plus d'une personne. De quoi j'avais déduit que, fût-ce sur le ton de la plus extrême courtoisie, presser notre hôte de justifier de son identité l'obligerait, pour le coup, à recourir à une variété très inférieure de mensonge.



Comme on voit, mon goût immodéré pour la littérature réflexive m'avait plongé dans des abîmes d'anxiété. Or, pour être tout à fait complet, il me faut dire encore une autre raison que j'avais de m'alarmer.

Mercredi soir dernier, Enrique Vilas-Matas m'avait adressé un message électronique. Bref mais chaleureux, il disait à peu près : « J'ai mes billets. J'arriverai à Nîmes lundi au train de 13h 45. Heureux de venir recevoir le prix et de rencontrer les amis de





Carrière. » Réponse faite, j'aurais dû dormir sur mes deux oreilles ; il n'en a rien été. Parce qu'en feuilletant distraitement le journal de Kafka, je suis tombé sur cette courte phrase qui m'a glacé les sangs : « L'écrivain ne s'éloigne jamais de sa table de travail. »

J'ai aussitôt pensé à Jean, le champion de la colique diplomatique et du faux bond, à son bureau enfumé, à sa cellule aux volets clos, à son terrier. Et tout le temps qu'a duré mon insomnie, je me suis figuré mon correspondant tantôt enchaîné à son pupitre, tantôt rivé à son écran, tel un hikikomori. Il est clair, me disais-je, que notre lauréat est animé des meilleures intentions mais au dernier moment, soit pour ne pas insulter la mémoire de Kafka, soit pour rendre un hommage sincère à Carrière en s'inspirant d'un de ses pires travers, et peut-être même pour ces deux raisons à la fois, il ne sortira pas de sa chambre et, avachi dans son fauteuil, il regardera mélancoliquement tomber la pluie sur Barcelone.

Aujourd'hui donc, à 13 h. 45 pétantes, le train en provenance de Figueras a déversé ses





passagers. D'un coup d'œil d'un seul, j'ai trié parmi les silhouettes et j'ai crié : « C'est lui ! » Je me suis avancé à grands pas vers le porteur d'une valise d'un format susceptible de contenir les œuvres compressées de Melville, Cervantès, Larbaud, Flaubert, Tabucchi, Bove, Musil, Perec, Gracq, Lowry, Breton, Joyce, Hemingway, Savinio, Emerson, Benjamin, Faulkner, Kafka, Michon, Auster, Rimbaud, Bolaño, Pessoa, Sebald, Walser et de quelques autres encore, et, arrivé à sa hauteur, je lui ai tendu une main tremblante et moite en déclarant sur un ton faussement assuré : « Bienvenue à Nîmes ! »

Parce que j'étais aussi ému que si je venais de donner l'accolade à Thomas Mann ou à Maurice Blanchot, les propos qu'Alain et l'homme à la valise ont échangés aussitôt en espagnol m'ont totalement échappé. En vérité, j'avais la tête ailleurs ; j'avais la tête ailleurs comme un lecteur qui s'abîme en lecture. Je me disais : les choses se déroulent exactement comme tu les as imaginées, elles se déroulent exactement comme tu as prévu de les relater ce soir dans le petit discours que tu as préparé.





Profitant d'un moment d'inattention du porteporteur, j'ai dit à Alain: «Rends-toi compte! Je suis en train de réussir, là où Vila-Matas lui-même a échoué! Son amie Sophie Calle n'est jamais partie sur les traces de Rita Malù, elle n'a jamais fait le voyage programmé à son intention par Vila-Matas, dans la nouvelle intitulée *Parce qu'elle ne l'a pas demandé*. Tu es le témoin de mon triomphe! Mon scénario est en train de se réaliser: Vila-Matas fait ce que j'ai prescrit!»

– «Estas loco!», m'a lancé Alain.

– «Sûrement, lui ai-je rétorqué, mais que tu le déplores dans sa langue, n'est-ce pas la preuve que Vila-Matas c'est moi?» J'allais ajouter qu'en écrivant *Dublinesca*, Vila-Matas s'était certainement pris pour Joyce ou pour Beckett plus d'une fois et qu'à ma connaissance personne ne lui en avait fait le reproche, mais l'homme à la valise était sorti de sa rêverie et il nous avait rejoints.

En quelques minutes, j'étais devenu l'ombre d'une ombre, l'écho d'un écho. Je n'étais pas peu fier de ma soudaine et profonde transformation.





Arrivés à l'hôtel, le colporteur est monté dans sa chambre. C'est alors que je fus saisi d'un terrible doute: «Et si ce n'était pas lui?» Comme je ne voulais surtout pas m'entendre répondre que désormais Vila-Matas c'était moi et que les preuves de ma métamorphose étaient établies, j'étais bien forcé de garder pour moi ma grosse boule d'angoisse.

Je voyais mes belles certitudes sombrer sous un orage d'hypothèses. Je passais par des hauts. Je passais par des bas. Dans un timide sursaut de confiance, tout bien considéré il est possible, pensai-je, que l'ambulant coopté soit la bonne personne; et si tel est le cas, il être peut-être assis à sa table, en train d'ajouter un codicille à sa lecture du *Rivage des Syrtes* ou un sixième article à sa théorie du roman. Mais le culot m'a manqué pour regarder par le trou de la serrure.

Nous sommes descendus prendre un café au bar. Alain ne pipait mot. Dans le miroir, le type blanc comme un linge, c'était moi. À ce moment-là, il ne nous restait plus qu'un espoir, rien qu'une solution, la der-





nière : attendre le train de 16 h 18 et l'arrivée de nos hôtes parisiens, Dominique Bourgois et André Gabastou. Ou bien ces deux personnes qualifiées mettraient un terme à notre supplice. Ou bien, découvrant notre méprise, elles nous précipiteraient dans la honte et la confusion.

Il n'empêche qu'en entrant dans cette salle, je me suis dit que tout ça commençait à bien faire ! Jean Carrière, ses amis et le prix dédié à sa mémoire ! Damien Alary, le Conseil général du Gard et la politique en faveur du livre et de la lecture ! Enrique Vila-Matas, sa bibliothèque portative et son armada de cinglés et d'écrivains réflexifs ! Et au moment même où je vous parle, je suis certain que je serais beaucoup mieux ailleurs, à Paris, à Lisbonne, à Dublin, ou même à Barcelone, à regarder tranquillement tomber la pluie, avachi dans un fauteuil.

Voilà comment, en ce 7 février 2011, à l'instar des premiers spectateurs des films Lumière face aux images saisissantes de





l'entrée d'un train en gare de La Ciotat, pleins de crainte et d'effroi, Alain Montcouquiol et moi avons été témoins de l'arrivée de la Littérature en gare de Nîmes.

*

Cher Enrique, Cher libraire ambulante,
Cher Shandy catalan,

Le 7 décembre dernier, le jury que j'ai l'honneur de présider, vous a donc décerné le Prix Jean Carrière 2010 pour *Dublinesca*, paru aux éditions Christian Bourgois.

Nous avons lu votre roman comme une parodie de la littérature apocalyptique, au moment où l'ère Gutenberg est moribonde, et peut-être la littérature aussi, et il nous a conquis par le nihilisme joyeux qui l'inspire. (Par parenthèse, Jean Carrière soutenait que la littérature est une chose trop importante pour la laisser aux mains des bonnets-de-nuit.)

Nous avons aussi été conquis par votre relation de l'équipée irlandaise faussement héroïque et franchement désenchantée de l'éditeur Samuel Riba, en route avec ses





amis sur les traces de Joyce pour fêter Bloomsday et l'enterrement symbolique de la littérature, qui se double d'une méditation sur l'échec, le chagrin et la tentation de l'ailleurs. (Carrière aurait dit «la tentation de New York».)

Mais encore, parce qu'à défaut de pouvoir recouvrer l'enthousiasme originel (Carrière aurait évoqué «le Royaume perdu de l'enfance»), vous réussissez la gageure de faire jaillir le merveilleux de l'ordinaire et de la monotonie des jours.

Et puis, parce qu'après avoir traité des lecteurs, des écrivains qui n'écrivent pas ou plus, des écrivains qui ne peuvent cesser d'écrire, vous abordez dans ce livre la figure de l'éditeur, pour rendre hommage à Georges Herralde, votre éditeur espagnol, et pour honorer la mémoire de Christian Bourgois, votre éditeur français, disparu en 2007.

C'est peu de dire que nous avons été convaincus par la hardiesse de votre projet et par l'époustouflante intelligence de construction de votre ouvrage, par l'ambition et la complexité de votre propos dont le rendu





brille par la fluidité, par la délicatesse de style et par votre art consommé de la nuance. C'est pourquoi nous sommes heureux d'associer à l'hommage qui vous est rendu, votre traducteur André Gabastou. Son travail, tout en finesse et subtilité, n'est certainement pas pour rien dans l'adhésion enthousiaste que suscite votre œuvre chez les lecteurs français.

Permettez-moi enfin d'ajouter que derrière le personnage de Samuel Riba, nous avons aperçu l'ombre de Jean Carrière qui portait, lui aussi, le deuil de la littérature, le deuil de « la vraie littérature » pour reprendre l'expression de Julien Gracq, dès lors qu'elle est passée de l'épiphanie à l'apocalypse.

*

Pour conclure mon propos, cher Enrique, je voudrais vous faire les honneurs de notre département – où vous venez, je crois, pour la deuxième fois –, et en fouillant dans ma mallette, vous montrer que vous n'êtes pas chez nous en pays étranger mais dans un des petits cantons de la littérature universelle.





Nîmes est la ville natale de Jean Paulhan qui ne fut pas seulement l'éminence grise des lettres françaises durant un demi-siècle et l'épistolier prolix que l'on sait. On doit à l'auteur des *Fleurs de Tarbes* et du *Guerrier appliqué* un essai aussi bref que lumineux sur Rimbaud, le poète pour lequel vous partagez avec Carrière la même dilection. Paulhan déclarait en substance : « Je manque, j'ai toujours manqué d'imagination. Au lycée de Nîmes, je faisais équipe avec mon ami Dubled. Il n'était pas très bon en français mais il avait l'imagination fertile. C'était un type épataant. Chaque matin il m'apportait un nouveau sujet et moi, je n'avais plus qu'à rédiger. Je crois que je n'ai jamais su vraiment sur quoi je devais écrire. » Disciple de l'anarchiste Félix Fénéon, le jeune Paulhan avait débuté comme rédacteur unique d'un mensuel qui portait un fort joli nom : *Le Spectateur*.

Le nîmois Alphonse Daudet n'est pas que l'auteur de *Tartarin de Tarascon*. *Le Petit Chose*, une œuvre autobiographique, résonne parfois des mêmes harmoniques que les romans de votre cher Emmanuel Bove.





Nîmes est aussi la ville natale du romancier Marc Bernard, lauréat comme Jean Carrière du prix Goncourt. Une génération les sépare. Si *L'Épervier de Maheux*, distingué en 1972, s'est vendu à près de deux millions d'exemplaires, en revanche, *Pareils à des enfants*, le roman autobiographique de Bernard couronné en 1942, ne fut imprimé qu'à quelques centaines d'exemplaires en raison de la pénurie de papier.

Enfin, quoique né à Montpellier, Nîmes est la ville d'enfance de Francis Ponge, l'auteur du *Parti pris des choses*, un écrivain français majeur à propos duquel on dispute encore sur la question de savoir s'il faut le considérer comme un poète ou un anti poète. Il a écrit : « Les images s'annulent dans la lumière. » Et : « Le poète est en quête du lieu de sa mort ». L'auteur de *La Fabrique du pré* repose au cimetière protestant de notre ville.

Quant à la résidence d'été de votre amie Sophie Calle alias Rita Malù, elle n'est qu'à quelques encablures d'ici, au Cailar en Camargue gardoise, de même la maison familiale d'André Gide, à Uzès.





Des passants considérables ont séjourné dans le Gard, parmi lesquels Maurice Barres, Lawrence Durrell, Robert-Louis Stevenson, Guillaume Apollinaire, René Char et tant d'autres encore.

Or, il en est un qui revêt à vos yeux une importance toute particulière : en 1923, à l'occasion de son deuxième voyage en Europe, Jorge Luis Borges a visité notre ville où il a composé un beau poème de circonstance intitulé « Sur les allées de Nîmes ». Quelques hardis lettrés soutiennent la thèse selon laquelle Pierre Ménard, la figure imaginée par Borges dans *Fictions*, s'inspire du Ménard, auteur de *Histoire des antiquités de la ville de Nîmes* paru en 1835 ; et d'autres, du Ménard, auteur de *La Page d'écriture, méthode de psychothérapie graphique et graphologique*, imprimé à Nîmes dans les années 30. Que l'on se perde en conjecture au sujet de Borges, c'est évidemment dans l'ordre des choses.

À l'article *Pierre Ménard* du *Petit Dictionnaire des écrivains du Gard* paru en 2009, figurent ces deux citations de Borges : « J'ai oublié mon nom. Je ne suis pas Borgès. Je





suis celui qui sait qu'il n'est rien d'autre qu'un écho.» Et: «Toute littérature est, en fin de compte, autobiographique. Tout ce qui déclare un destin et nous en donne un éclairage est poésie.» Après quoi votre nom apparaît dans une note à propos du livre de Jean-Yves Jouannais, *Artistes sans œuvres*, que vous avez préfacé.

Comme vous, cher Enrique, je ne crois pas dans les pouvoirs prémonitoires des livres ni des écrivains. En revanche, je suis persuadé que la littérature a une vertu bien plus considérable puisqu'elle nous permet, *en lisant en écrivant*, de passer comme par enchantement des livres dans la vie, et réciproquement.

Serge Velay





SACRÉ GABASTOU !

D'André Gabastou, je ne peux parler qu'en termes très élogieux. Après tant d'années d'étroite collaboration entre traducteur et auteur (il a traduit plus d'une dizaine de mes livres), il a acquis une connaissance très raffinée de ma manière d'écrire et c'est en véritable artiste qu'il résout les problèmes posés aux traducteurs par la prolifération dans mes textes de citations littéraires (vraies ou fausses). Il a une méthode infailible – que je n'ai d'ailleurs pas saisie – pour faire en sorte que chaque problème de traduction soit une fête. Je crois qu'il me connaît mieux que je ne me connais moi-même.

Je l'ai raconté plusieurs fois : je suis tombé un jour sur une longue phrase, mise en exergue dans un encadré, à la troisième





page du supplément *Livres du Monde*. Peut-être parce qu'il s'agissait d'un thème qui m'était cher, cette longue phrase me parut fort bien écrite, dans un rythme élégant qui suscitait l'envie. Je me suis dit que j'aurais bien aimé en être l'auteur. Les mots de cette longue phrase étaient si bien choisis et l'ordonnance des propositions subordonnées si harmonieuse !

C'est à ce moment-là que j'ai découvert que cette phrase était signée de moi et qu'elle était tirée d'un de mes romans, dans la géniale traduction de Gabastou. Ce jour-là, j'ai compris pourquoi j'avais en France autant de bons lecteurs et pourquoi la France me réservait un si bel accueil.

« Sacré Gabastou ! » ai-je alors pensé.

Enrique Vila-Matas

(Traduction par Alain Montcouquiol)





**AUX ÉDITIONS DOMENS,
DANS LA MÊME COLLECTION**

Jean Carrière, *Souffrance, mort et rédemption chez
Alexandre Soljénitsyne*

Jacques Hébrard, *Tombeau de Jean Carrière*

(A paraître : Jean Carrière, *De la dépression considé-
rée comme manifestation du conflit entre l'Homme et
l'Histoire*)

Cahiers Jean Carrière :

N°1 : *Autour de l'Épervier de Maheux*

(Études, portraits et témoignages)

N°2 : *Écrits de jeunesse (1942-1965)*

(En préparation : Jean Carrière critique)

AUX ÉDITIONS OMNIBUS

L'anthologie romanesque de Jean Carrière (2 vo-
lumes) est désormais disponible aux éditions Om-
nibus.

Tome 1 : *L'Âme de l'épervier (Retour à Uzès, L'Épervier
de Maheux, La Caverne des pestiférés, Le Nez dans
l'herbe, Le Prix d'un Goncourt)*. Préface de Jean-Jacques
Pauvert. Introduction et notices de Serge Velay.





Tome 2 : *Les Années sauvages* (*Les Années sauvages, L'Indifférence des étoiles, Achigan, Un Jardin pour l'Eternel, Le Fer dans la plaie*). Avant-propos de Jérôme Garcin. Postface de Robert Laffont. Introduction et notices de Serge Velay. Repères bibliographiques de Roger Le Marc.



Pour tous renseignements utiles :
Les Amis de Jean Carrière
15 bis rue Séguier, 30000 Nîmes







Achévé d'imprimer en mars 2011
sur les presses de l'imprimerie Conilière à Nîmes.

Maquette : studio LettMotif (www.lettmotif.com)

